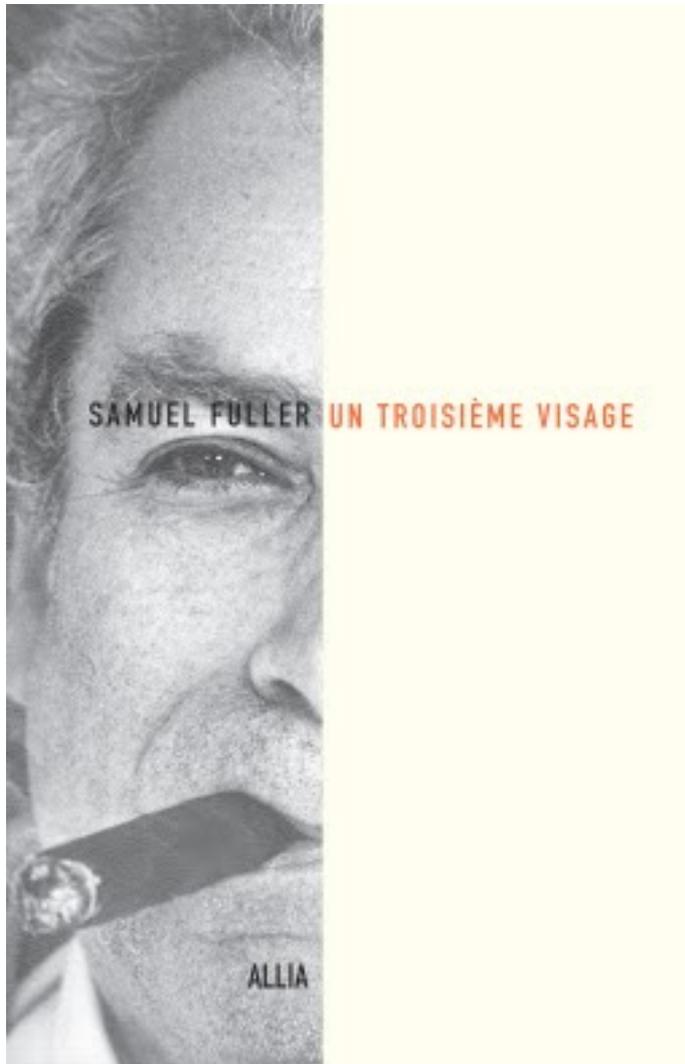


Samuel Fuller, un troisième visage

Après l'ouvrage consacré au dessous du porno américain [The Other Hollywood](#), Allia Éditions occupe de nouveau l'actualité littérature cinéma avec un livre qui s'annonce incontournable puisqu'il s'agit ni plus ni moins de l'autobiographie d'un des réalisateurs américains "touche à tout" de génie, Samuel Fuller.



*Le "rêve américain", voici ce qu'incarnent probablement la vie et la personne de Samuel Fuller. Cette autobiographie est aussi un véritable panorama historique du XXe siècle. Samuel Fuller retrace son parcours mais aussi l'époque qu'il a traversée, marquée par la Prohibition, la crise économique de 1929 ou la Seconde Guerre mondiale. De son enfance dans le New York des années 20 jusqu'à son amitié avec Martin Scorsese ou Quentin Tarantino, Samuel Fuller dit tout, tant l'anecdote est dans son cas des plus significatives. L'Amérique des années 20 est celle où tout est possible : Al Capone aime à poser pour les journalistes et les journalistes s'encanaillent avec les gangsters et les prostituées. Opiniâtre, le jeune "Sammy" fait d'abord tout pour devenir journaliste, spécialisé dans les crimes. Il mettra ainsi son souci de la vérité au service des plus grands journaux new-yorkais, milieu qui lui a inspiré le film *Violences à Park Row*. L'expérience du reportage a considérablement nourri son art de raconter des histoires. Mais la Seconde Guerre mondiale le frappe très vite de plein fouet. Il s'engage dans la première division d'infanterie, *The Big Red One*. Du nord de l'Afrique à l'Allemagne, et jusqu'au D Day, le 6 juin 1944, il participe aux batailles les plus sanglantes sur le front de l'Ouest. Meurtri, moralement éprouvé par la découverte des camps, il n'est plus, de retour aux États-Unis, le même homme. Mais bientôt, le tout Hollywood le réclame pour écrire des scénarios... Samuel Fuller fait son entrée, fracassante, dans le 7e art...*

Film noir (*Le Port de la drogue*, *La Maison de Bambou*), western (*Quarante tueurs*, *le jugement des flèches*), film de guerre (*The Big Red One*, *Les mauraudeurs attaquent*), drame (*Shock Corridor*, *White Dog*), Samuel Fuller a joué avec tous les genres, avec tous les codes et les a sublimés.

Découvrez pour la première fois toute la vie de ce réalisateur à travers plus de 600 pages et de nombreuses

photographies inédites.

Quelques extraits



SAMUEL BECKETT.

INTRODUCTION

SAM et moi avons parlé d'écrire ses mémoires ensemble plusieurs années avant de commencer à y travailler. Il était évident que il sentait qu'il avait en lui de nombreuses histoires à raconter sur d'autres personnages. Je l'ai convaincu que sa meilleure histoire était probablement celle de sa propre vie. Il n'aurait pas écrit une histoire avec "je" comme personnage principal. Mais, toujours plein d'allure et prêt à relever tous les défis, il s'est rapidement adapté à ce mode d'écriture à la première personne et a saisi ce travail.

Puis, en 1994 à Paris, Sam est tombé malade. Nous avons été le perdre, mais il s'est battu. L'année suivante, il était suffisamment en forme pour rentrer à Los Angeles. Nous travaillons dès que l'histoire de sa vie. Je tapis et il me guide du mieux qu'il le pouvait. Sam m'avait raconté de nombreux épisodes de sa vie pendant nos trente-trois ans de vie commune.

En relevant ce défi, mon but était de présenter à mon amie de raconter sa version d'une vie longue, complexe et mouvementée. On a admettent dit et écrit des choses partiales, ingénieuses, simplées ou tout simplement fausses sur l'homme et son travail. Parfois, volontairement ou non, mon mari alimentait la rumeur avec ses remarques inconfluentes. Il était désolé pour la controverse et s'attendait rien moins que provoquer un bon débat. "Calme, calme!"¹, aimait-il dire en se moquant de son profond attachement à l'écriture et à l'instruction. Plus nous parlions, compliquai ma tâche, créant plus problèmes, Sam était plein de contradictions. Je suis fière de l'avoir aidé à raconter sa propre vie, l'histoire fascinante d'un être humain admirable et droit.

Notre bon ami Jerry Bales a été un partenaire exceptionnel dans cette entreprise. Il a minutieusement organisé, corrigé et édité le manuscrit. Fondateur des Rencontres internationales franco-américaines d'Avignon et du Avignon / New York Film Festival aux Etats-Unis, Jerry était très proche de Sam. Ils s'aimaient comme un père et un fils.

¹ Expression familière typiquement américaine, signifiant de s'abstenir et qui consiste à répéter un "oui" ou "non" ou "oui" ou "non" ou "oui" ou "non" que l'on répète pour le tonner et déstabiliser. (N.B.S.)



L'ENFANCE DE SAMUEL BECKETT EN 1905. PHOTO COURTESY OF THE BECKETT FOUNDATION.

EN BREVE: ACCIDENT DE LA VIE

"MARTIN?"

Je ne suis pas sûr que c'est ce frère que j'ai prononcé le premier. La raison pour laquelle je n'ai rien dit avant d'avoir presque 7 ans vient encore plus mystérieuse. Ce silence initial inquiétait mes frères et sœurs et surtout ma mère, Rebecca. Ils craignaient que je sois mentalement retardé ou, pire, tout simplement débile. Ce fut un moment de joie pour toute la famille lorsque j'ai enfin prononcé ces deux premiers syllabes pleines de promesse.

Pendant les quatre-vingt ans qui ont suivi en 1905, j'ai largement récupéré ce retard de langage. Je suis un conteur. Mes récits étaient généralement tirés de mes expériences personnelles. D'autres histoires étaient des adaptations d'articles qui avaient fait les gros titres. J'ai consacré de nombreuses heures à peindre des situations imaginaires dans je tirais sur le clavier grâce à une vieille machine à écrire, en faisant un bon cigare. Même mes personnages inventés étaient sérieux. Que mon histoire mette en scène une pute, un général, un industriel ou un fils, l'essence de les rendre vrais. Pas héroïques, pas parfaits, pas amables, mais vrais, c'est-à-dire fidèles à leurs origines et à leurs défauts.

Pour les perfectionner, je racontais mes histoires à quiconque voulait bien les écouter, une légionnaire qui peignait parfois dans des heures. Quand je racontais des histoires, j'en oubliais de manger, de dormir, de donner et toutes mes fonctions physiologiques étaient bloquées. Un jour, sauf fermer les yeux. Au fil des années, toutes ces discussions ont dû faire grimper ma tension et sont certainement en partie responsables de l'accident vasculaire cérébral dont j'ai été victime en 1994. Nous vivions alors à Paris dans un appartement modeste dans un immeuble sans ascenseur, dans le 11^e arrondissement, un quartier populaire non loin de la place de la Bastille. C'était un beau dimanche matin d'automne. Christa et moi nous sommes proménés sur de Reilly jusqu'à notre hôtel pour profiter pour acheter

² Les mots en italique signifient l'un étranger ou un français dans le texte. (N.B.S.)

quelques croisières aux amarrés dont je soufflais. Puis, nous sommes repartis bien des fois, bien des fois, jusque chez nous, au numéro 41 de la rue, en passant devant les prisons et les cafés.

Nous avons décidé de prendre notre petit-déjeuner sur le petit table de pique-nique dans la cour de notre mansarde, un endroit pittoresque rempli de chats se pelotonnant, de large salchout au vent et de garçons voisins qui rient avec leurs parties remplies de coques. Christa a préparé du café au lait et l'a servi. Soudain, je me suis éveillé. Les formidables pompes françaises ont répondu à l'appel d'urgence de Christa et m'ont emmené à l'hôpital Saint-Aurore tout proche.

Je ne me souviens tout simplement pas très bien des deux mois qui ont suivi. Biais soient les médecins et les infirmières français qui ont pris soin de moi. Ce sont des hommes et des femmes merveilleux. Nous croisons à la Sécurité sociale française depuis plus de dix ans, donc mon séjour à Saint-Aurore et au centre de rééducation situé en dehors de Paris ont été entièrement couverts par l'admirable système de santé français.

Figurement j'ai survécu à cette attaque cérébrale. Mon heurt n'était pas encore remis. J'étais déjà fiévre la nuit à plusieurs reprises, comme lorsque j'ai été blessé à la poitrine par une balle de Lagar pendant la Seconde Guerre mondiale. Cinq ans avant mon attaque, j'avais fait un anévrisme de l'aorte. Quelques mois plus tôt, un médecin avait diagnostiqué un abcès dans l'un de mes poumons et l'avait traité. J'étais là, dans un hôpital parisien, soigné en vie, mais les dommages causés par l'attaque cérébrale empêchaient ma langue de former un seul mot intelligible. J'étais incapable de parler, comme lorsque j'étais petit garçon à Worcester, dans le Massachusetts. J'aime les formidables parties tenues de la vie ! Comme dans les Français, plus je change, plus c'est le même chose *

Je partageais ma chambre d'hôpital avec un homme noir très gentil (le seul qu'il venait de Sénégal) qui aimait les HBle à haute voix. Cet homme m'aider à me soulever et me tenir le bras pour aller à la salle de bain. Il me passait du savon et de l'eau chaude pour que je puisse me laver. Il était d'une extrême gentillesse avec moi et - bon sang ! - je ne comprenais même pas son nom ! À l'époque, je ne me souviens même pas du nom. Mais je ne l'oublierai jamais, ni la compassion dont il a fait preuve à l'égard de son voisin de chambre d'hôpital. Il continuait à chanter de ses phrases par "mon ami", de sa grosse

voix grave. J'ai eu beaucoup de très bons amis durant ma longue vie. Mes voisins de chambre s'élevaient sans cesse à côté l'un des autres.

Christa et ma fille, Samantha, étaient bouleversées. Elles venaient au rendez-vous chaque jour à l'hôpital, choquées aussi bien par mon incapacité à parler que par mes jambes molles, aussi fines que des allumettes. Elles avaient peur que je ne m'en aille sans plus. Même si j'étais mal au point, je ne me souviens pas avoir pensé une seule fois que j'allais mourir. Je n'ai jamais tremblé non plus à l'idée de ce qui pourrait m'arriver si mon heurt était vené. La mort est simplement le prochain coup de notre existence. Avec plus ou moins de subtilité, notre culture tente de nous manipuler, de nous engourdir au sujet de la mort. Elle vient quand elle vient. Et soudain, j'ai 87 ans et je n'ai aucune inquiétude. Je ne ressens que de la gratitude. Je suis reconnaissant d'avoir travaillé toutes ces années, reconnaissant d'avoir une épouse saine et une fille bien-sûre, reconnaissant d'avoir eu une vie riche et créative. Plus que de me faire attendre la mort, ma maladie m'a permis d'apprécier ma chance.

Après mon attaque, mes premiers pensées sont allées à ma très chère mère, Rebecca, mes frères, Ray, Tom et Ving, et mes sœurs, Dolly, Tina et Rose, qui sont à présent tous partis. La route de ma vie a lentement commencé à réapparaître, comme des images sur du papier photographique dans un bain de révélateur. Mes facultés mentales sont revenues, mais mes problèmes d'élocution sont restés et les muscles qui me servaient à actionner mes jambes sont devenus aussi capricieux qu'une poise de boeuf. Pas important, si suis heureux d'être en vie. Après avoir flirté d'aussi près avec la mort, quel plaisir de sentir le parfum des roses encore une fois ! Chaque jour est un don du ciel, même si l'en ne s'en rend pas toujours compte. Rien de tel que de féliciter la mort pour se rendre compte de la réalité de la vie.

Afin que je me stabilise au mieux, nous avons décidé de retourner en Californie après notre exil volontaire en France. Dans mon esprit, je n'étais jamais vraiment parti l'Amérique. Or que le vice, mon être reste fermement américanisé. Espérons rester chaque année, nous avons conservé notre petite maison dans les collines de Hollywood. Mais les projets de films et l'écriture se sont succédés en France et ailleurs dans le monde. Plus important encore, notre fille est venue pour une maladie de

Préface de Martin Scorsese
Traduit de l'anglais par Hélène Zylberait

Prix : 20 euro

Source : Éditions Allia